

« Monsieur Léon »

Hélène Beauchamp

Number 57, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27309ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchamp, H. (1990). Review of [« Monsieur Léon »]. *Jeu*, (57), 154–156.

«monsieur léon»

Texte de Serge Marois. Mise en scène d'André Doucet; décor et accessoires : Paul Livernois; costumes : Georges Lévesque; éclairages: Claude Cournoyer; conception sonore : André Fecteau. Avec Roch Aubert, Marie-Élaine Berthiaume et Angela Laurier. Une production du Théâtre L'Arrière Scène, présentée à la Maison Théâtre du 9 au 27 mai 1990.

quotidien, images et poésie

Il y a le regard que l'on porte sur le quotidien, et puis il y a celui que l'on pose sur l'éternité des choses, sur le temps et sur le souvenir, regard qui donne une densité à ce qui, autrement, ne serait que plate succession d'événements.

L'écriture dramatique et scénique de *Monsieur Léon* jette un regard des plus discrets, et qui sait ne pas s'appesantir, sur le temps passé et présent. C'est une écriture qui parle du quotidien tout en le rendant lumineux, en l'enveloppant de poésie, en lui donnant une allure somme toute attachante. Monsieur Léon vit sa journée d'aujourd'hui

d'hui comme un roi qui retrouve la fantaisie du conte et du jeu. Monsieur Léon nous offre, comme un doux cadeau, le monde qui est le sien, tout empreint de nostalgie, de poésie et d'amitié.

D'abord l'espace. Dès l'entrée en salle, le spectateur est attiré par la scénographie de Paul Livernois qui, à cause de ses plans immédiats et lointains, fait voyager le regard. Tout à l'avant-scène, une horloge, lumineuse, retient l'attention. Puis une multitude d'objets, de souliers en fait : la collection de Monsieur Léon. Au loin, l'horizon. Non pas un ciel en beau fixe, mais un ciel mouvant, de nuages, de lumière et de lune. Dans ce lointain, un pont. On devine une ville. Entre les deux, entre l'intimité d'un intérieur chaleureux et l'horizon, un mur qui n'en est pas un puisqu'il est percé d'ouvertures. Deux portes, trois fenêtres comme autant d'invitations au voyage. Car au-delà du quotidien que l'horloge marque inexorablement de la régularité de ses heures, au-delà des souliers qui incitent à l'aventure, il y a les souvenirs et, plus encore, l'imagination créatrice de mondes.

C'est tout un monde que la scénographie du spectacle nous offre d'emblée. Et en cela, Paul



Monsieur Léon (Roch Aubert) et son chat Alfredo (Angela Laurier), personnages de la pièce de Serge Marois, dans laquelle se dessine un monde «tout empreint de nostalgie, de poésie et d'amitié». Photo : Les Papparazzi.

Livernois institue vraiment le style de l'artiste du visuel qu'il est. Ses scénographies précédentes pour *les Boîtes* et pour *Train de nuit ou le premier amour de Roy Rogers*, productions de l'Arrière Scène, instituaient pareils univers où l'être humain existe dans un véritable ensemble complexe de lieux, autant intimes que publics, et de moments, autant statiques que fluides. Les personnages y sont à l'aise pour vivre tout à la fois leurs états d'âme, leurs quêtes d'absolu et leurs explorations quotidiennes. Les objets y trouvent leur place tout autant que le mouvement. Paul Livernois manie le langage scénique de façon telle que l'espace et le temps y trouvent leur manifestation, que le corps et la parole y sont à l'aise.

L'univers de Monsieur Léon et d'Alfredo, son chat qui est son ami, son confident et son compagnon, en est un d'ici et d'ailleurs, de maintenant et d'autrefois. C'est un monde dont l'apparence première est tirée des mots et des gestes du quotidien : repas, repos, dialogues, ménage, jeux, promenades. Mais c'est surtout un monde d'images. Comme si les jours et la vie se disaient mieux en images parce que les mots sont souvent maladroits, *Monsieur Léon* est un spectacle du visuel où le mouvement, les objets, les images parlent au cœur.

Spectacle d'émotions donc, d'émotions tissées sur la trame des heures, de ces heures riches qui sont comme des boîtes à double et à triple fond. L'essentielle richesse intérieure. Et comme nous sommes au théâtre, plongés au cœur même d'une pratique artistique, cette richesse intérieure s'articule autour du phénomène de la création même. Création de contes, d'histoires où les personnages ont la part la plus belle.

un conte

Il était une fois un vieux monsieur, qu'on appelait Monsieur Léon. Il vivait avec son chat, Monsieur Alfredo. Affectueux et indépendant, Monsieur Alfredo aime beaucoup Monsieur Léon qu'il accompagne dans le quotidien, à pas feutrés, entrant dans ses jeux, lui en proposant. Monsieur Léon, lui, écrit, pour lui-même et dans son grand livre, des tas d'histoires avec des personnages qui lui sont chers et, surtout,

Madame Cendrillon. Elle surgit à la fois de sa mémoire, de son invention et des contes, pour lui rendre visite. Elle vient, comme autant de souvenirs, lui parler d'elle-même et de la richesse des heures, et alors, les fenêtres et les portes de la maison de Monsieur Léon s'ouvrent toutes grandes, non pas sur le paysage extérieur, mais sur le monde intérieur. Madame Cendrillon vient en visite, et Monsieur Léon se fait conteur... à moins que ce ne soit l'inverse : Monsieur Léon se fait conteur, et Madame Cendrillon surgit de ses contes pour lui rendre visite. Histoires sur histoire. Contes et fabulations sur fond de quotidien.

Il y a, dans le spectacle, le merveilleux des histoires et des images. Il y a aussi les jeux du ménage à faire, le tango du spaghetti, la promenade à vélo, les acrobaties coquines sur patins à roulettes, l'arrivée de la pizza préférée, le jeu de dames sur le sol carrelé. Pour rythmer le quotidien tout en l'allégeant, tout en le valorisant, tout en le poétisant. Les histoires de Monsieur Léon sont précieuses, et la présence d'Alfredo est toute de souplesse et de complicité. Univers de fantaisie.

Roch Aubert a su nous proposer un Monsieur Léon tout à fait plausible, avec ses lenteurs de grand-père, son mal de dos, sa bonhomie. Pour ce faire, le corps de l'acteur était comme tout désarticulé, tout en déséquilibre, tout en fragilité. Sa voix, ses gestes nous transmettaient la douceur du personnage, sa sérénité, sa joie de vivre. Son Monsieur Léon était un bon grand-père accueillant.

La difficulté de ce rôle tient au fait que ce grand-père doit se faire conteur (public) de ses propres images (intérieures). Pour devenir conteur, l'acteur doit crever le mur de la scène et des éclairages pour rejoindre les jeunes spectateurs. Or les contes, ici, sont nés des images intérieures et des souvenirs de Monsieur Léon, et le défi est alors de les transformer en contes publics. L'acteur doit passer d'un jeu tout intériorisé à sa «fonction» de conteur. C'est à cette condition que sa voix intérieure peut rejoindre les jeunes spectateurs.

Le chat Alfredo était merveilleux de souplesse, d'acrobaties, de jeux, de complicité, de jeunesse, d'étonnement. Et l'actrice, qui ne parlait que par son corps et son visage, ajoutait une grande légèreté à l'atmosphère autrement feutrée. Certaines des improvisations gestuelles d'Angela Laurier manquaient de précision, et son jeu glissait parfois vers la performance de la contortionniste, mais elle a su établir, à partir d'une grande écoute et d'une solide complicité avec Roch Aubert, un jeu dont on pourrait dire qu'il était porté par le regard. Dans ses meilleures scènes, elle réussissait à tout communiquer par le regard et par le mouvement de son corps.

Marie-Élaine Berthiaume avait à proposer tous les personnages féminins sortis de l'imaginaire fécond et sensible de Monsieur Léon. Son texte dit d'une voix cristalline, sa douce présence, ses gestes et déplacements tout en délicatesse lui permettaient de créer des personnages attendrissants et attachants. Et pourtant, contrainte importante, l'actrice n'apparaît toujours qu'à la fenêtre, comme dans un cadre, sauf pour cette merveilleuse scène de la fin où elle entraîne Monsieur Léon dans une valse de rêve.

une écriture sur structure croisée

Monsieur Léon m'a rappelé que les vieilles personnes sont les plus merveilleux conteurs qui soient. Parce qu'elles savent la valeur du quotidien tout comme celle du rêve, du souvenir et de la poésie. Parce qu'elles savent que la douceur de vivre est possible.

L'écriture de Serge Marois m'a rappelé que le temps est réversible et que l'espace est fait pour être habité, comme un territoire. Son texte m'a fait voyager du petit matin des rituels jusqu'au sommeil et au rêve, en même temps qu'il me faisait vivre à rebours les moments d'une vie pleine de sensibilité et d'ardeur. Texte sobre qui laisse leur place au mouvement de l'acteur, à la voix, à l'objet, à l'image. Texte qui s'imbrique dans un langage du visuel. Mots qui ouvrent la porte des univers intérieurs, des mondes fictifs mais surtout des sensibilités fines. L'auteur a su dire le temps inexorable tout autant que la portée infinie du regard.

Depuis *les Boîtes*, *Train de nuit*, et maintenant avec *Monsieur Léon*, Serge Marois confirme le sens de son écriture qui conjugue le dramatique et le poétique, qui situe des personnages au point de jonction du monde intérieur et des mondes publics. C'est une écriture qui surgit du réel et qui invite à le déborder. Serge Marois trouve dans le quotidien un tremplin à l'imaginaire, et cet imaginaire en est un propre à la scène avec les acteurs, les objets, la toile de fond, la musique. Voilà un auteur qui sait trouver la jonction entre le réel et l'imaginaire, entre le quotidien et le rêve, entre le théâtre miroir et le théâtre exploratoire de mondes fictifs et pourtant combien vrais.

hélène beauchamp

«passion fast-food»

Textes de Normand Charette, Jean-Marc Dalpé, Marc Doré, Michel Garneau, Marie Gignac, André Jean, Anne Legault, André Morency et Jean-Pierre Ronfard. Mise en scène : Michel Nadeau; scénographie : Myriam Blais; musique : Robert Caux, éclairages : Pierre-Alexandre Breitenstein. Avec Marie Brassard, Robert Caux, Gil Champagne, José Deschênes, Marie-Thérèse Fortin, Benoît Gouin, Michel Houde et Serge Thibodeau. Production du Théâtre Niveau Parking, présentée à l'Implanthéâtre du 10 au 28 avril 1990.

l'impro au menu

Sept acteurs et un musicien servent neuf auteurs, en interprétant neuf brefs textes québécois conçus spécialement à l'occasion de ce spectacle¹ autour du thème de la passion, dénoncée ici en ce qu'elle est aujourd'hui banalisée (c'est la passion-minute!), consommée à un rythme trépidant et à bon compte (ce qui finit par coûter très cher, comme le montre le texte de Michel Garneau, *Je ne suis pas seule* où l'héroïne souffre justement d'une solitude insupportable). Chacun des textes a été travaillé selon une, deux ou trois perspectives, ce qui donne dix-sept productions d'environ vingt minutes constituant, mises

1. Sauf un texte que le Théâtre Niveau Parking avait choisi d'extraire de *Requiem*, une pièce de Marc Doré écrite en 1988 et présentée au Conservatoire de Québec en 1989.